

Le système descriptif des visions de l'autre monde dans le *Purgatoire de saint Patrice*

Le récit du *Purgatoire de saint Patrice*, dont nous nous occupons depuis quelque temps déjà, peut être appelé un point culminant de la littérature eschatologique du moyen âge. Les traditions antiques, bibliques et orientales s'y rencontrent et s'y mêlent, pour « déboucher » plus tard dans la *Divine Comédie* de Dante. Mais c'est le mérite de la veine que nous osons appeler « celtique » ou même « irlandaise » d'avoir répondu non seulement au goût prononcé du merveilleux, mais aussi et surtout au besoin d'un cadre descriptif apte à y recueillir les idées morcelées d'un Au-delà. L'attente créée par les rares allusions des livres canoniques avait causé la production d'un bon nombre d'hypothèses concernant une vie après la mort, résultant dans des visions eschatologiques telles que l'*Apocalypse de saint Pierre* et, plus importante, la *Visio Pauli*, qui popularise dans l'Occident chrétien le thème du mortel qui visite l'autre monde. Mais il s'agit ici de visions, de voyages spirituels, et non pas tellement d'aventures corporelles dans l'Autre Monde. Il revient à la source irlandaise d'avoir donné à l'Europe médiévale, tant directement qu'indirectement, quelques oeuvres des plus belles qui soient, qui, par leurs descriptions minutieuses, mettent en valeur l'aspect de « réalité ». Il ne s'agira plus désormais de voyage spirituel ni de rêve, mais de descente consciente et corporelle, de témoignage oculaire. Le procédé de style de la description a joué un rôle de premier plan en ce qui concerne la diffusion de ce genre. A cet égard, le *Voyage de saint Brendan* occupe une place importante. Sa quête est la forme christianisée de l'ancienne « imram » irlandaise. Dans la première version en langue vulgaire, aux environs de 1106, le poète anglo-normand décrit déjà avec complaisance les horreurs de la damnation.

C'est au XII^e siècle que nous devons la plupart de nos récits — visionnaires — sur l'Au-delà. A cette époque la visite de l'au-delà, cessant de s'intégrer dans le récit hagiographique ou historique, accède au statut de genre autonome. C'est aussi au cours de ce siècle qu'il faudra situer la production en grand d'une littérature en langue vulgaire. Les poètes anglo-normands transmettront à la postérité la matière d'Irlande sous forme de récits exceptionnels, dont le *Purgatoire de saint Patrice* et la *Vision de Tondale*.

La légende du *Tractatus de Purgatorio sancti Patricii* est l'unique œuvre connue d'un moine anonyme de Saltrey, qui la composa en prose latine, probablement vers l'année 1185. Le couvent de Saltrey était situé dans le comté de Huntingdon, qui dépendait de l'évêché de Lincoln. Le moine, dont le désir d'authentification historique est presque aussi grand que le sens du détail pittoresque, ne se désigne que par l'initiale «H». Mathieu Paris a fait de cette lettre l'abréviation de «Henricus»; c'est la solution la plus généralement admise, quoiqu'elle ne soit point prouvée. Le *Tractatus* se donne comme le récit d'une descente réelle : le protagoniste fait physiquement l'expérience du monde d'outre-tombe. Avant de connaître le retentissement que lui ont donné la Légende Dorée et Vincent de Beauvais, ce conte a été popularisé par les poètes français, notamment par Marie de France, dont le travail semble être postérieur de quelques années seulement à l'original latin du moine de Saltrey.

Dans le prologue, le moine de Saltrey présente à un certain abbé de Sartiz le récit d'un Purgatoire en Irlande. Il raconte l'histoire de saint Patrice, qui a obtenu de Dieu que les tourments de l'enfer et les joies du paradis seront réalisés sur terre pour convaincre ses compatriotes de leur sort dans la vie future. Plus tard, Owein, un chevalier irlandais, accablé sous le poids de ses péchés, se soumet volontairement aux tourments du purgatoire et de l'enfer afin d'obtenir son pardon. A cet effet, il descend dans la fosse miraculeuse où les douze messagers de Dieu (ou quinze, selon d'autres versions) lui apprennent qu'en invoquant Jésus, il échappera aux griffes des diables et à la damnation éternelle. Chaque fois donc que les diables s'apprêtent à le martyriser, il prononce le nom du Sauveur et la force des démons tombe comme par enchantement. Le chevalier parcourt des plaines effroyables, où d'innombrables malheureux sont cloués au sol, fouettés par un vent tout à la fois froid et brûlant, pendant que des démons et des reptiles les tourmentent. Après avoir passé à travers tous les supplices possibles, dont la description détaillée fait preuve d'un désir certain d'authentification, le chevalier doit traverser le pont de l'épreuve sous lequel est situé l'enfer, pour arriver indemne au paradis terrestre. Là, deux archevêques lui déclarent que ses péchés sont remis, et on lui permet de voir la Lumière céleste. Owein est obligé de retourner parmi les vivants; il fait une retraite de quinze jours dans une église, puis, il entreprend un pèlerinage à Jérusalem. A son retour, le roi le fait interprète pour

quelques moines anglais qui vont s'établir en Irlande. C'est à l'un d'eux, un certain Gilbert de Luda, que le chevalier va raconter ses aventures ; Gilbert à son tour passe le récit au moine de Saltereie.

Certaines versions de la légende ajoutent, afin d'attester la véracité du récit, un nombre d'histoires pittoresques qui illustrent la ruse des diables, et la faiblesse ou la piété de l'homme.

Il est intéressant de constater qu'il existait dans les années 80 du XII^e siècle un vrai culte de saint Patrice. En 1185, on avait tout à coup, comme par miracle, « retrouvé » les reliques du saint qui s'étaient perdues au cours des siècles. Avec l'autorisation du pape, elles furent enterrées en grande pompe le 9 juin 1186 avec celles de saint Colom-ban et de sainte Brigida dans la crypte de la cathédrale de Down par Malachie III, évêque de Down (1176-1201). L'église de saint Patrice à Dublin fut élevée au rang de cathédrale. Ces événements furent accompagnés de grandes festivités et d'un intérêt renouvelé pour la personne du saint et pour les mythes relatant sa vie qui durent avoir circulé depuis des années sous forme de tradition orale. *Nous croyons qu'il faut situer dans cette ambiance concrète l'origine de la légende du Purgatoire de saint Patrice telle qu'elle a été écrite par H. de Saltrey* ; d'ailleurs, la vénération de certaines de ses reliques est mentionnée dans le *Tractatus*.

Ces références à la réalité contemporaine témoignent d'un souci d'authentification de la part de l'auteur. En outre, il se peut que l'auteur, en décrivant les tortures du purgatoire, ait pensé aux nombreuses cruautés semi-barbares qui accompagnaient la conquête de l'Irlande par les nobles Anglo-normands, antérieure de quelques années seulement à la production de l'œuvre. S'il est vrai que la *Vision de Tondale*, a plus de valeur littéraire, elle n'a cependant jamais atteint le degré de popularité du *Purgatoire de saint Patrice*. Les contemporains semblent avoir préféré le caractère réaliste et les descriptions succulentes du voyage d'Owein au récit visionnaire de Tondale. De nouveau, le goût du merveilleux semble s'accompagner du désir ou du besoin d'authentification historique. On pourrait dire à bon droit que le genre de la vision ou du voyage dans l'Autre Monde trouve sa raison d'être dans ce besoin de décrire, de redire et en fait de recréer les impressions d'une réalité souvent cruelle. Cette topique porte aussi témoignage d'un certain imaginaire : au travers de ses masques et ses détours se révèlent les craintes et les rêves de l'homme.

Ainsi, par la description, se réalise le but de l'ancienne apocalyptique : enseigner, édifier et terrifier. Cette finalité explique la similitude des moyens, autrement dit la fidélité des auteurs de visions médiévales aux mêmes structures et représentations mentales. Plutôt que d'inventer, ils se contentent d'accumuler, de compiler et parfois de redoubler les traits existants dans ce qui devient, au XII^e siècle, une

véritable surenchère d'images et de scènes : la croyance en l'au-delà semble s'y fonder sur l'exhaustivité de la description. On notera, jusqu'au XIII^e siècle surtout, un intérêt presque morbide pour la perspective du châtiment, mais dont l'exemple remonte fort haut.

Au cours des siècles, en même temps que se constituent le bestiaire infernal et les théories célestes, l'espace tend à se spécialiser et à se diversifier dans une recherche toujours croissante de précision. La taxinomie de l'au-delà telle qu'elle se trouve dépeinte dans les récits, la compartimentation des lieux et le découpage en tableaux bien délimités se gravent dans la mémoire. Le schéma narratif est partout le même : l'arrivée du voyageur ou du visionnaire dans un endroit, la description du lieu, l'évocation détaillée des habitants et de leurs expériences, un départ soudain et le passage à un autre lieu. La vision ou le voyage dans l'autre monde apparaît en premier lieu comme un catalogue descriptif, une série de tableaux interchangeable dont l'ordonnance peut varier à l'infini. Le désir de logique qui a dû s'imposer, donne lieu à l'institution de la pénitence tarifée, le *ius talionis*... La description de tortures s'adapte à ce principe tout en mettant l'accent sur le regroupement des damnés selon les genres de vices.

A la succession stéréotypée des scènes s'ajoute toutefois un ressort dramatique lorsque la révélation se transforme en épreuve purgatoire et que le visiteur se fait pénitent au lieu de rester témoin oculaire. L'ancien catalogue finit par adopter la dynamique narrative et le caractère ouvert de certains contes profanes. Il en va de la représentation comme du récit : tout se passe comme si l'écriture tendait à une existence autonome, indépendante du message spirituel. Ce qui n'étonne guère, dès lors que la description se donne de plus en plus comme un reflet de l'ici-bas, apportant l'image typologique d'une société avec ses principaux représentants, ses différentes classes et sa moralité.

Peter DEWILDE